Jean-Paul Curnier, *Par-dessus tête*

Gaïd Le Corfec

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/37557>

DOI : [10.4000/critiquedart.37557](https://doi.org/10.4000/critiquedart.37557)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Gaïd Le Corfec, « Jean-Paul Curnier, *Par-dessus tête* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 27 novembre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/37557> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.37557>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Jean-Paul Curnier, *Par-dessus tête*

Gaïd Le Corfec

- 1 Réunissant des textes écrits à différentes époques, l'ouvrage posthume de Jean-Paul Curnier permet de découvrir ou de relire une partie de son œuvre. Écrivain et philosophe, ce dernier, dans une grande liberté intellectuelle, se moque des évidences, parfois jusqu'à l'absurde. Ce qui va de soi est constamment interrogé, voire contredit. À travers des écrits, textes en prose, poèmes, chansons, ce recueil aborde les thèmes universels tels que le voyage, l'inconnu, le lien, le vide, le temps. Dans un récit construit à la manière de l'ouvrage d'Emmanuel Carrère, *La Moustache*, un personnage subit avec angoisse une situation inconnue, mais qui lui paraît de plus en plus familière et donc rassurante. La panique peut se transformer en enchantement à condition de laisser les souvenirs s'éloigner, jusqu'à les oublier, et d'accepter l'inconnu comme un nouvel ordinaire pour éviter le vertige. De nouveaux souvenirs se construisent alors, à travers ce que les autres racontent. Ils permettent de reconnaître sans connaître. La fatigue d'être soi impose le départ. Le voyage, à travers l'éloignement, aide à se trouver. Le moment du départ est particulièrement grisant, l'étranger étrange. On se déshabitude de soi et des autres. Dans le récit *La Vie recommencée*, l'auteur décrit précisément le sentiment d'être seul parmi les autres. Dans un camping pendant l'été, être seul devient suspect et provoque le regard et le jugement. Il faut se justifier, respecter les règles, prouver son innocence et se détendre sans trop se laisser aller. Partager l'espace et reconstruire des frontières aident à supporter la promiscuité. Malgré la main tendue au dernier moment, le narrateur fuit cette expérience qui le renvoie plus aux camps de concentration qu'aux vacances. Quant au lien amoureux, l'attachement persiste même après la séparation, on se sépare, mais on ne se quitte pas. C'est dans l'absence que l'autre est parfois plus présent. Heureusement, l'ordinaire n'empêche pas le sublime. Le mélange du linge peut signifier, par exemple, une nouvelle intimité et la rencontre possible des corps. L'auteur brosse enfin le tableau de sa ville : Arles, comme une métaphore de ce qu'il devient. Monumentale et hors du temps, elle se dirige lentement vers sa perte mais reste charmante parce qu'elle ne cherche plus à charmer.